**STENDHAL** (Henri Beyle, dit) . étym. de Stendal, n. d'une petite v. de Saxe.

Écrivain français (Grenoble 1783 . Paris 1842). Après une adolescence

où sa révolte contre son père et son précepteur (l'abbé Raillane)

le conduisit à se déclarer athée et jacobin, il se passionna pour

le dessin, les mathématiques et le théâtre, se livrant parallèlement

à la lecture des philosophes et des romanciers sentimentaux du

XVIIIe s. . Une carrière militaire Engagé dans l'armée de Bonaparte, il

découvrit, en 1800, l'Italie avec émerveillement. En même temps,

séduit par la méthode des idéologues\*, il commença, dès 1801, à

rédiger son Journal (publ. 1888 à 1935) afin de se mieux connaître.

Sa carrière militaire ne fut pas remarquable. Malade, il manqua la

bataille de Wagram. Il eut cependant une conduite exemplaire pendant

la retraite de Russie, ce qui ne lui valut (et sa déception fut

grande) aucune récompense. . De 1810 à 1830 La seule année vraiment

heureuse fut celle de 1810 où il se lança dans une vie mondaine

et insouciante et fut nommé successivement auditeur au Conseil

d'État et inspecteur du mobilier et des bâtiments de la Couronne.

Fixé à Milan (1814-1821), il y fit paraître un essai, Rome, Naples et

Florence (1817) signé du nom de Stendhal. De retour à Paris et fort

bien reçu dans la société mondaine, il publia De l'amour\* (1822),

défendit un romantisme libéral en littérature (Racine\* et Shakespeare,

1823 et 1825) et donna successivement deux romans, Armance\* (1827)

et Le Rouge\* et le Noir (1830). . De 1830 à la fin de sa vie

Assombri par sa relative pauvreté et son peu de succès littéraire,

il retourna en Italie (consul à Trieste, puis à Civitavecchia, de 1830

à 1842) et entreprit en 1834 Lucien\* Leuwen (inachevé, 1855). De 1836

à 1839, en congé à Paris, il fit paraître *Les Mémoires d'un touriste*

(1838), puis *La Chartreuse\* de Parme* (1839) et *L'Abbesse de Castro*

(1839), recueil de nouvelles qui deviendra les *Chroniques\* italiennes*

(posth. 1855), récits où il exprime son culte de la passion et de

l'énergie, avant d'entamer, à son retour en Italie, *Lamiel* (1842),

roman inachevé où toutes ses aspirations s'incarnent en une fascinante

figure féminine. Après sa mort, paraîtront *le Journal*, *la Vie\**

*de Henry Brulard* (souvenirs d'enfance et d'adolescence, publ. 1890)

et les Souvenirs\* d'égotisme (années 1821 à 1830, publ. 1892). . Le

beylisme Rêvant des «plus nobles passions», l'amour et la gloire, il

fait preuve également d'une sensibilité esthétique intense. Cependant,

il cherche à être «davantage perception et moins sensation»

en «s'expliquant, [...] s'analysant», n'hésitant pas à feindre «la grande

froideur» pour mieux jouer la comédie sociale. On retrouve dans ses

romans la même vision sans indulgence pour les mœurs de son

temps. Ses héros sont en révolte contre l'ordre social (Julien\* Sorel

ou Lamiel), méprisent le règne de l'argent (Lucien Leuwen) ou traversent

avec hauteur les intrigues politiques (Fabrice\* del Dongo).

Sous des formes différentes, ces personnages incarnent la même

attitude devant la vie : le beylisme. Pour cultiver l'«art d'aller à la

chasse au bonheur» (beauté et passion), ils déploient une grande

énergie, faisant jouer leur volonté sur eux-mêmes (lucidité envers

soi ou dissimulation nécessaire) comme sur les autres (épreuves

infligées) et acceptation du risque. Ce désir de «marcher droit au

but» se retrouve chez Stendhal écrivain. Persuadé qu'«un roman,

c'est un miroir que l'on promène le long d'un chemin», c'est par le

récit de faits authentiques, par le choix délibéré du réalisme psychologique

et le recours à un style incisif et dépouillé que Stendhal

réussit à mettre «la puissance et les séductions de l'intelligence au

service du sentiment» (André Suarès).

**FLAUBERT** (Gustave) . Écrivain français (Rouen 1821 . Croisset, près

de Rouen 1880). Élevé dans le cadre de l'Hôtel-Dieu de Rouen dont

son père était médecin-chef (il y acquit peut-être «ce coup d'œil

médical de la vie» qu'il préconisera plus tard), il partagea l'exaltation

romantique de sa génération et se passionna très tôt pour la

littérature, oscillant déjà entre un réalisme caricatural, qui s'en

prend à la «sottise bourgeoise» (Dictionnaire des idées reçues, posth.

1911), et l'exaltation sentimentale, comme dans Les Mémoires d'un

fou (1837-1838), récit autobiographique où il évoque sa grande passion

pour Mme Schlésinger. . Une vie passée à écrire Alors qu'il entreprenait,

sans goût, des études de droit à Paris (où il rencontra

V. Hugo), il fut atteint d'une maladie nerveuse qui l'obligea à se

retirer dans sa propriété de Croisset, près de Rouen (1846).

Désormais, son labeur d'écrivain ne fut plus interrompu que par

quelques séjours à Paris (liaison avec la poète Louise Colet\*), de

grands voyages, notamment en Orient (de 1849 à 1851) avec Maxime

Du\* Camp, et la rédaction d'une volumineuse Correspondance avec

ses amis, L. Bouilhet\*, T. Gautier\*, George Sand\*, et, plus tard,

Daudet\*, les Goncourt\* ou Maupassant\*. . L'œuvre de Flaubert,

dans sa dualité, correspond bien aux «deux bonshommes distincts»

qui se disputent en lui, «un qui est épris de lyrisme, [...] de toutes les

sonorités de la phrase ; un autre qui fouille le vrai tant

qu'il peut, [...] qui voudrait vous faire sentir presque matériellement

les choses qu'il reproduit». Ainsi, l'inspiration romantique domine

dans *Salammbô*\* (1862), roman carthaginois, dans *La Tentation\* de*

*saint Antoine* (1849, 1856, 1874) comme dans *Hérodias* et *La Légende*

*de saint Julien l'Hospitalier* (qui appartiennent, avec *Un cœur simple*,

au recueil *Trois\* contes*, 1877). Pourtant, même dans ces récits aux

images somptueuses, à la prose éclatante, apparaît le souci de vérité

historique (obtenue par une scrupuleuse enquête documentaire) si

remarquable dans les tuvres «réalistes» : *Madame\* Bovary* (1857),

*L'Éducation\* sentimentale* (1869) ou le roman satirique, *Bouvard\* et*

*Pécuchet* (inachevé, 1881). C'est pour acquérir «cette vue du vrai»

que Flaubert observe l'âme humaine «avec l'impartialité qu'on met

dans les sciences physiques», car «le grand art est scientifique et

impersonnel». Pour atteindre cette objectivité nécessaire, il faut

donc «se transporter dans les personnages et non pas les attirer à

soi ». Reproduire la réalité n'est cependant pas suffisant pour

l'artiste ; ce qui importe, c'est de «partir du réalisme pour aller

jusqu'à la beauté». Pour Flaubert, «plus l'expression se rapproche

de la pensée, plus le mot colle dessus, et plus c'est beau». D'où ces

«affres de style» que connaît l'écrivain, recherchant la propriété des

termes par d'innombrables retouches et éprouvant l'harmonie de

son texte par l'épreuve du «gueuloir» pour s'adonner avec passion

à la «recherche par-dessus tout de la beauté». . étym. Flaubert vient

du germanique flod (variante de hlod) «gloire» et berht «brillant» ou de frod

«prudent» et berht «brillant».

**GIDE** (André) . Écrivain français (Paris 1869 . id. 1951). Issu, par son

père, d'une famille protestante du Languedoc, par sa mère, de la

bourgeoisie catholique normande, A. Gide attribua à cette double

ascendance la double postulation sensible dans son œuvre. . Les

premières œuvres Tôt orphelin de père et élevé, selon une morale

rigide, par une mère autoritaire, il épousa en 1895 sa cousine Madeleine

à laquelle l'unissaient des sentiments sur lesquels il s'était déjà

exprimé dans *Les Cahiers d'André Walter* (1891), recueil de proses

poétiques. À la même veine symboliste appartiennent *Le Traité du*

*Narcisse* (1891) et *La Tentative amoureuse ou le Traité du vain désir*

(1893). . De «Paludes» à «Thésée» Parti en convalescence en Algérie

(1893), Gide y traversa une crise spirituelle déterminante ; prônant

désormais la légitimité d'un bonheur humaniste («rien que la terre»)

et le refus des acquisitions de l'éducation ou des impératifs de la

morale, l'écrivain exalta la «ferveur» et l'ivresse d'une disponibilité

sensuelle dans *Les Nourritures\* terrestres* (1897). Déjà nuancé dans

le conte philosophique *Prométhée mal enchaîné* (1899) et dans le

drame *Saül* (1903), cet idéal individualiste fut nettement tempéré

dans *L'Immoraliste*\* (1902). En 1909, parut (dans La Nouvelle\* Revue

française, qu'il venait de fonder avec Copeau\* et J. Schlumberger\*)

*La Porte\* étroite* où, manifestant une impartialité austère, Gide respectait

l'«évasion vers le sublime» de son héroïne Alissa. Tendu vers

la recherche d'un équilibre intérieur qui tînt compte également de

la sensualité et de l'intelligence, de l'égoïsme et de l'altruisme, l'écrivain

composa successivement *Les Caves\* du Vatican* (1914) et *La*

*Symphonie pastorale* (1919), drame moral et conjugal d'un pasteur

protestant (d'où l'équivoque du titre), où le classicisme de l'expression

sert la ferveur sincère du ton. En 1925, un roman complexe, à

la fois lyrique et critique, *Les Faux\*-Monnayeurs*, reprenait le problème

de la création littéraire, abordé dans la jeunesse de l'écrivain

avec *Paludes* (1895). Orienté vers un idéal humanitaire, après un

voyage en Afrique noire, il dénonça les excès du colonialisme

(*Voyage au Congo*, 1927 ; *Retour du Tchad*, 1928) et se rapprocha du

parti communiste, nuançant cependant sa position dans *Retour de*

*l'URSS* (1936) avant de s'opposer nettement aux communistes. En

1946, *Thésée* allait apporter la conclusion de la pensée morale de

l'auteur en exaltant toute forme d'action qui rend aux hommes leur

liberté intérieure. . Les écrits autobiographiques Parallèlement, dans

son *Journal* tenu depuis 1889 (publ. 1943-1953), l'écrivain rendait

compte avec une sincérité lucide et une constante exigence litté-

raire de la complexité de sa vie morale, sentimentale et intellectuelle,

complétant ainsi un roman autobiographique, *Si le grain ne*

*meurt* (1920 et 1924), un essai ancien, *Corydon* (1911 ; 1920 ; signé

1924), où il avait fait une courageuse et minutieuse apologie de

l'homosexualité masculine, et ses *Correspondances*, riches et élabor

ées (avec F. Jammes, 1948 ; P. Claudel, 1949 ; Rilke, posth. 1952,

et Valéry, 1955). [Prix Nobel de littér. 1947] . étym. Ce nom de famille

vient du germanique Gido, nom de personne, de gid «chant, poème».

**MAURIAC** (François) . Écrivain français (Bordeaux 1885 . Paris 1970).

Chrétien de tradition familiale et d'éducation, élevé par une mère

sévère, F. Mauriac évoquera souvent «le monde étroit et janséniste

de [son] enfance pieuse, angoissée et repliée, et la province où elle

baignait», le Bordelais (*Le Jeune Homme*, 1926 ; *La Province*, 1926 ;

*Commencements d'une vie*, 1932 ; *Écrits intimes*, 1953). Venu à Paris

en 1906, il se consacra à la littérature. Malgré la chaude approbation

de Barrès\*, son premier recueil poétique, *Les Mains jointes* (1909),

passa inaperçu, comme ses romans *L'Enfant chargé de chaînes*

(1913) et *La Robe prétexte* (1914). . Les romans Révélé au public par *Le*

*Baiser au lépreux* (1922), Mauriac allait désormais lier étroitement

son œuvre à ses scrupules de chrétien divisé : «Comment guérir la

concupiscence ? Elle n'est jamais limitée à quelques actes : c'est un

cancer généralisé ; l'infection est partout.» Devant les puissances du

mal, il n'est que deux attitudes possibles, le renoncement («*Le Désert*

*de l'amour* (1925) ce pourrait être le titre de mon œuvre entière»)

ou la révolte (peinte dans *Thérèse\* Desqueyroux,* 1927). S'ils dénoncent

avec âpreté toute tentative de compromis, toute alliance du

mensonge et de la religion (*La Pharisienne*, 1941), les romans de Mauriac,

d'un spiritualisme amer et inquiet, traduisent sa fascination en

face du monde et de ses prestiges charnels. Dans une atmosphère

fiévreuse, des âmes débiles (*Genitrix*, 1923) ou forcenées (*Le Nœud*\*

*de vipères*, 1932) sont saisies par un amour, souvent féroce («cherchant

qui dévorer») et toujours insuffisant, qui les laisse seules dans

«cette cage tapissée d'oreilles et d'yeux» que sont famille et société.

À cet amour-haine qui évoque le monde racinien correspond une

nostalgie de pureté (cf. *Vie de Racine*, 1928). Ainsi se justifie cette

plongée tragique au sein du mal et du péché. Construits suivant une

sévère progression linéaire, utilisant les procédés de la rétrospection

et du monologue intérieur, les romans de Mauriac, comme ses

œuvres dramatiques (*Asmodée*, 1937 ; *Les Mal-Aimés*, 1945), traiteront

donc le thème pathétique de la grâce et du rachat (*L'Agneau*,

1954). . Les essais et les articles Auteur d'essais critiques (*La Rencontre*

*avec Pascal*, 1926) et spirituels (*La Vie de Jésus*, 1936), Mauriac s'est

également montré un journaliste et un polémiste de valeur. Les

articles brefs et incisifs réunis dans le *Journal* (1934 à 1951), *Le Cahier*

*noir* (1943, sous le pseudonyme de Forez) et le *Bloc-Notes* (1958 et

1961) le montrent soucieux, au nom du christianisme, d'une grande

justice politique. Dans ce domaine, il épousa la cause des colonisés

et les idéaux du gaullisme, terminant sa vie comblé d'honneurs.

[Acad. fr. 1933 ; prix Nobel de littér. 1952] . CLAUDE MAURIAC Écrivain

français (Paris 1914 . id. 1996). Fils du précédent, il est surtout connu

pour le cycle autobiographique Le Temps immobile (1974-1985).

. étym. Ce nom de famille vient du nom de la ville de Mauriac\*.

**GENET** (Jean) . Écrivain français (Paris 1910 . id. 1986). Abandonné

par sa mère à l'Assistance publique, injustement accusé de vol à dix

ans, placé dans une maison de redressement, engagé dans la Légion

étrangère (1930), déserteur (1932), arrêté puis emprisonné à plusieurs

reprises, Jean Genet fit, dans la première partie de sa vie,

l'expérience de l'errance et de la réprobation. Dans son œuvre, ce

que la société appelle le mal (vol, prostitution, délation, homosexualité)

fut érigé en critère esthétique. Sa première publication, à

compte d'auteur, fut un long poème, *Le Condamné à mort* (1942).

Mais c'est après sa rencontre avec Cocteau\* (1943) que Genet parvint

à se vouer totalement à l'écriture. Se succédèrent alors les

romans *Notre-Dame des Fleurs* (1944), *Miracle de la rose* (1946) et

*Querelle de Brest* (1947), qui forment une sorte de geste du milieu

des criminels, en partie autobiographique. Dans la même période,

Genet donna encore une pièce de théâtre, *Les Bonnes\** (1947), un

recueil de *Poèmes* (1948) et une autobiographie en partie fictive,

*Journal du voleur* (1949). Après une période de silence, correspondant

à la parution de l'étude de Jean-Paul Sartre\* *Saint Genet,*

*comédien et martyr* (1952), l'auteur revint au théâtre avec *Le Balcon*\*

(1956), *Les Nègres* (1959) et *Les Paravents* (1961). Puis il se consacra

à un engagement politique radical, soutint les Black Panthers en

1970, défendit la cause des Palestiniens et celle de la Fraction armée

rouge. Il laissa inachevé *Le Captif amoureux* (posth. 1986). Deux

pièces inédites ont été publiées depuis sa mort, *Elle* (1989) et

*Splendid's* (1993). . Jean Genet n'a pas manqué de faire scandale. Si

Mauriac put dire de lui qu'il était un auteur «excrémentiel», Cocteau

puis Sartre l'élevèrent au rang de moraliste. Au-delà de la provocation

salutaire qu'il exerça sur la société, il fut avant tout un maître

du lyrisme et ses écrits, pour violents qu'ils soient, laissent une

immense place à l'émotion. . étym. Genet est peut-être le diminutif de

Eugène, ou vient de genêt «arbrisseau» ou de genet «petit cheval de race

espagnole».

**CAMUS** (Albert) . Écrivain français (Mondovi, Algérie 1913 . près de

Villeblevin 1960). Issu d'un milieu très modeste, Camus entama des

études de philosophie qu'il ne put achever à cause de la tuberculose.

Trouvant en Jean Grenier son premier maître, il publia quelques

articles et essais littéraires et adhéra quelque temps au parti communiste

 (1934-1937). Dès cette époque il fonda le Théâtre du Travail

et publia son premier recueil d'essais, *L'Envers et l'Endroit (*1937).

Ajourné à cause de son état de santé alors qu'il souhaitait s'engager

au moment de la guerre, il vint à Paris et fut secrétaire de rédaction

à Paris-Soir (1940-1941). Puis il entra dans le mouvement de résistance

Combat et devint, après la libération de Paris, rédacteur en

chef du journal qui parut sous le même titre. La publication en 1942

d'un roman, *L'Étranger*\*, et d'un essai, *Le Mythe\* de Sisyphe*, lui

apporta une renommée qui s'accrut encore avec les créations de ses

pièces *Le Malentendu* (1944) et *Caligula*\* (1945). Au moment du soulèvement

de Sétif en Algérie (1945), Camus tenta vainement de mobiliser

la conscience métropolitaine. La parution de *L'Homme révolté*

(1951) entraîna une vive polémique puis une brouille définitive entre

Camus et Sartre. Ce dernier lui reprochait, notamment, de

confondre dans une même critique nazisme et stalinisme, alors que

Camus, plus simplement, cherchait à définir une morale collective

qui exaltât la solidarité humaine face au mal, dans le prolongement

de son roman *La Peste\** (1947) et de ses chroniques, réunies sous le

titre d'*Actuelles* (1950, 1953, 1958). La position de Camus, pendant la

guerre d'Algérie, rencontra une certaine incompréhension : travaillant

comme journaliste à L'Express (1955-1956), il se heurta à l'hostilité

des Français d'Algérie lorsqu'il appela à la trêve, en 1956. La

même année paraissait le roman *La Chute\** qui exprimait une

remise en cause radicale de l'existentialisme sartrien. En 1957, il

publia *L'Exil* et *le Royaume et les Réflexions* sur la guillotine et reçut

le prix Nobel de littérature «pour avoir mis en lumière les problèmes

se posant de nos jours à la conscience des hommes». Il mourut dans

un accident de voiture, laissant un roman à l'état d'ébauche, *Le Premier*

*Homme* (posth. 1994). . Si l'on a classé trop rapidement Camus

parmi les philosophes existentialistes de l'absurde, il ne faut pas

oublier que sa pensée a connu une évolution qui fait de lui un humaniste

sceptique. La littérature, la politique ou la métaphysique ne

produisent que des illusions dont il faut prendre conscience pour

tenter de forger, au gré des engagements, sa propre liberté. C'est

pour traduire cette pensée que son style dépouillé donne l'illusion

de la neutralité, c'est aussi à cause d'elle qu'il rompit avec les sartriens.

. étym. Camus est le sobriquet de celui «qui a le nez court et plat».